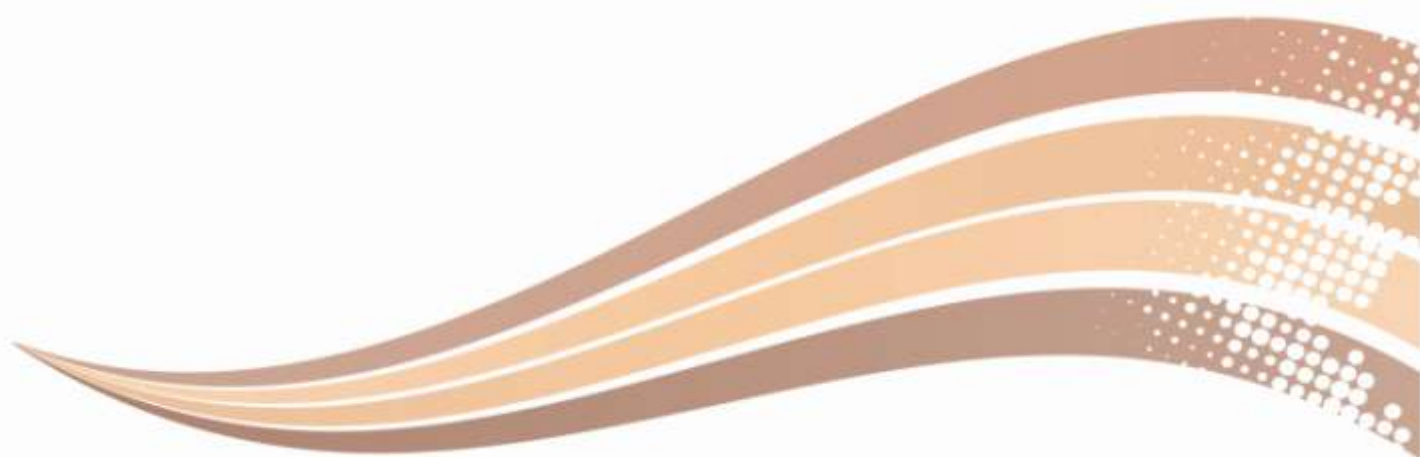


LES GRANDS ENTRETIENS



Maxi Basket – Juin 2012



**« J'AI RETOURNÉ
LE HALL
D'ENTRÉE DE
L'HÔTEL »
WILLIAM GRADIT**

Votre premier point commun est d'être parti assez jeune aux Etats-Unis, en college ou en NCAA, pour y parfaire votre formation. Qu'est-ce que cela vous a apporté à l'époque ?

Luca Vébo : À ce moment (en 1999), j'avais arrêté l'école depuis six mois et je parlais là-bas uniquement pour le basket. Je suis né à Antibes, j'y avais vécu toute ma vie et comme pas mal de gens de mon entourage, je pensais que j'avais besoin de bouger un peu, histoire de me débrouiller tout seul. C'est une vraie expérience. Quand tu pars tout seul à l'étranger et qu'il faut se débrouiller, tu grandis d'un coup. Pour William, je ne sais pas...

William Gradit : Cela me faisait plus rêver que le centre de formation en France. Cela m'a aussi permis de devenir bilingue et de vivre le rêve, d'être au cœur de la culture américaine. C'est le chemin qui me paraissait le plus logique. Pour moi, c'était la seule issue pour faire quelque chose.

Vous êtes devenus coéquipiers à Paris lors de la saison 2003-2004. Dès votre première rencontre, vous avez tout de suite été proches ?

W.G. : Moi, j'étais quand même plus jeune...

LV : Il aime bien faire le petit jeune avec moi. Il croit qu'il n'a pas trente piges (ndlr : William a eu 30 ans quelques jours après cet entretien).

W.G. : Tu dois quand même avouer que ça fait la différence dans le milieu professionnel. C'était mon premier contrat pro, je n'avais pas d'expérience alors que toi...

LV : Ouais, j'avais déjà joué. Pour en revenir à la question, on a cash trainé ensemble.

W.G. : Ça a été direct.

LV : Je connaissais Mam (ndlr : Mamoutou Diarra) avec qui nous sommes de la même génération. On travaillait ensemble et William était là aussi. Ça a cliqué, on est tout de suite devenu amis. Il faisait partie des mecs qui passaient à la maison. Et puis il habitait en-dessous de chez Mam donc quand je passais voir l'un, j'allais aussi voir l'autre.

Jacques Mondar était alors votre entraîneur. Il évoque parfois cette époque avec... émotion dirons-nous. Quel était le quotidien de cette équipe ?

W.G. : Moi, mon quotidien, c'était courir. (Rires) Eux, ils avaient le droit au ballon et moi, c'était plus la course qu'autre chose. Je prenais cher.

LV : Avec Jacques, quand tu es jeune, c'est ça. Tu te rends compte après que cela sert. Tu as la rage sur le coup mais tu comprends ensuite pourquoi il fait comme ça. Toi, en plus, tu avais déjà pris un an de Jacques.

W.G. : J'étais hors forme quand je suis arrivé la première année. Quand tu es arrivé, ça commençait à aller mieux.

LV : Je me souviens que tu commençais à jouer.

W.G. : Ouais, il me faisait rentrer de temps en temps.

LV : Je me rappelle très bien qu'on avait perdu les cinq premiers matches de la saison. On n'était pas très bien. On avait une bonne équipe sur le papier mais ça ne prenait pas trop. Il y avait Lolo (Sciarra), Mam, William... Franchement, on avait vraiment une bonne équipe mais aussi une équipe de fous furieux.

De cette période, avez-vous une anecdote savoureuse et tout de même avouable ?

W.G. : Jacques en a déjà balancé une sur moi, celle où il m'a laissé à Strasbourg. Toi, tu n'étais pas encore là !

LV : Non.

W.G. : Une fois, on ne s'est pas compris pour le couvre-feu. Lolo m'appelle pour me dire qu'il fallait que je rentre à l'hôtel. Moi, j'étais tranquille au McDo en train de manger mon cheese. Il devait être 00h00 ou 1h00 et je dis à Lolo que Jacques m'avait dit que je pouvais rester. Le lendemain matin, le coach me dit que je reste à Strasbourg, que je ne rentre pas avec eux. J'ai pété un câble et retourné le hall d'entrée de l'hôtel. J'avais mis un coup de poing dans le mur et je m'étais pratiquement fêlé les deux métatarses. Finalement, j'ai pris le train et je suis arrivé en même temps qu'eux. Après ça, il m'a fait jouer. Il n'est pas rancunier. C'est d'ailleurs à partir de ce moment que j'ai vraiment commencé à jouer.

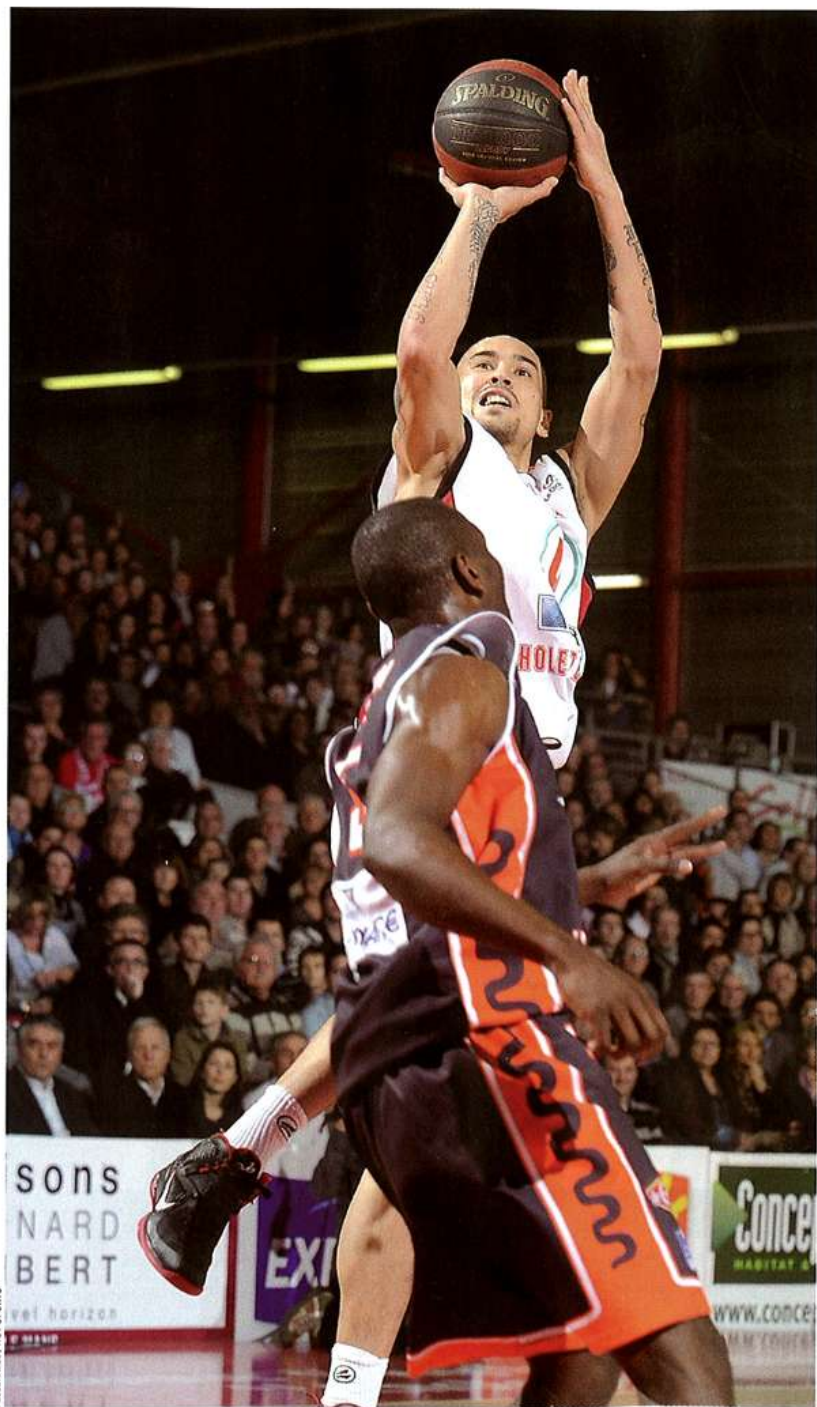
LV : C'est ça qui est bien avec Jacques, il n'y a pas de rancune.

W.G. : Mais il aime ça aussi. Il a besoin de joueurs comme ça, qui ont du répondant.

LV : Ouais. On se dit tout ce qu'il y a à se dire sur le coup puis on passe à autre chose.

Avec le recul, quelle a été l'influence de Jacques Mondar sur vos parcours ?

LV : Il m'a lancé, tout simplement. J'étais aux Etats-Unis et j'avais une grosse envie de revenir en France pour jouer. Il m'a d'abord fait venir à Antibes puis après une saison à Chalons où ça ne s'est pas bien passé, il m'a fait venir à Paris. Je me suis blessé



Pascal Atiles / HOT SPORTS

la première année et quand les nouveaux proprios ricains sont arrivés (ndlr : groupe d'investisseurs mené par Mark Fleisher), ils ne savaient pas trop s'ils voulaient me garder. J'étais aux Antilles pour m'entraîner et je sais qu'il a dit ce qu'il fallait pour que je reste au club. Jacques, je lui en dois plus d'une, je le sais très bien.

W.G : Jacques et Lolo m'ont vraiment appris le basket. Je pensais que je connaissais en rentrant des Etats-Unis mais en fait, je ne connaissais rien du tout. De Jacques, j'ai gardé la rigueur au niveau de l'intensité à l'entraînement. Lolo, c'était plus la lecture du jeu. J'ai défendu sur lui pendant des mois, ça forge.

LV : Lolo, je lui en dois aussi une belle. Ça me fait chier ce qui s'est passé pour lui à Vichy cette année. C'est quelqu'un qui mérite le respect. Je ne peux pas dire ce qu'il a fait pour moi mais on va dire qu'il a bien sauvé ma carrière lui aussi.

Vous avez tous les deux une réputation de joueurs sanguins, pas celle de mauvais garçons mais de basketteurs à fort caractère. Pensez-vous que cela vous a porté préjudice au cours de vos carrières ?

LV : C'est certain qu'une ou deux fois, cela ne m'a pas rendu service. (Il rit) Après, je pense que c'est aussi ce qui fait nos qualités sur le terrain : ne rien lâcher, avoir envie. Il y a les deux côtés de la médaille on va dire.

W.G : Ça m'a un peu porté préjudice, je ne vais pas le nier. Ça a parfois été difficile de trouver des clubs. Certains coaches en ont profité quand j'arrivais quelque part. On te fait sentir qu'étant donné ton passé, tu ne peux rien dire. Du coup, tu es obligé de fermer ta gueule sur tous les sujets pour ne pas faire de vagues.

Cela s'arrange avec l'âge ?

W.G : Avec le temps, l'âge et les résultats. J'ai quand même été performant et c'est ce qui m'a le plus aidé.

LV : Je ne sais pas si c'est l'âge ou ce qui peut t'arriver dans la vie. L'âge est juste un chiffre et si tu ne vis pas certaines choses, tu n'apprends pas obligatoirement. J'ai arrêté de jouer au basket pendant presque trois ans à cause d'une blessure et je peux te dire qu'à ce moment, tu réalises la chance que tu avais et que si elle venait à se représenter, il n'y a rien qui pourrait la gâcher.

Vous avez tous les deux connus des périodes de

galère et même le chômage. Comment vit-on cette inactivité forcée ?

LV : Attends, moi, je me suis même retrouvé au RMI ! À la limite, ce n'est même pas un problème de thunes car tu peux toujours trouver un job si tu es vraiment dans la merde. Quand ça arrive, tu te demandes surtout si tu ne vas pas dire adieu à une partie de ta vie alors que jamais tu aurais pensé que ça puisse venir aussi vite. C'est plus que de l'argent, c'est ta passion qui s'arrête, tout ce que tu as fait depuis que tu es petit. Quand ça m'est arrivé, j'ai mûri d'un coup.

W.G : J'ai eu ma période de galère après Vichy. J'ai bien, bien galéré après Vichy. (Il rit) Je voulais partir à l'étranger et ça ne s'est pas fait. Je n'ai rien eu pendant plusieurs mois, pas de propositions. C'est pour ça que j'avais finalement signé en Pro B avec Clermont. Comment on le vit ? Tu t'entraînes tout seul car il faut bien faire quelque chose mais tu es quand même dans l'attente. Au final, tu prends un peu ce qui arrive, tu ramasses les miettes. C'est galère et frustrant, surtout quand tu as un peu d'ambition. Il y a aussi le regard de tous les gens autour : la famille, les amis, les enfants...

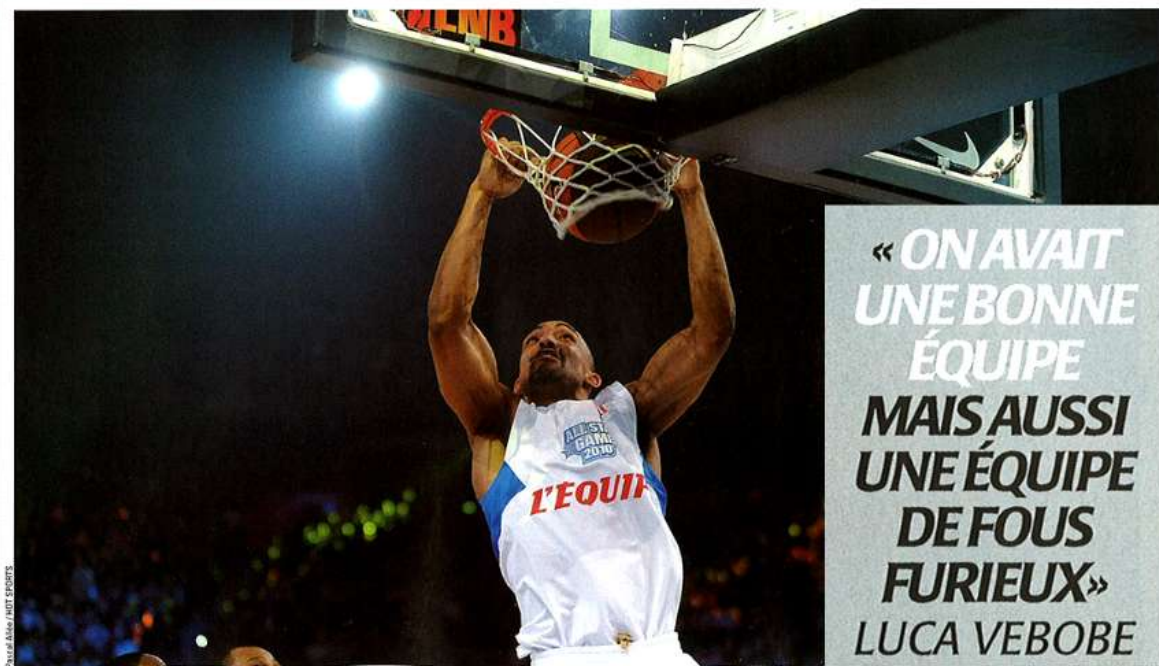
Pendant ces périodes de doutes, avez-vous sérieusement envisagé arrêter le basket ?

W.G : Je ne voulais pas forcément arrêter le basket mais c'est vrai qu'à un moment, j'étais un peu dégoûté, des gens plus qu'autre chose. La mentalité de certaines personnes m'a saoulé.

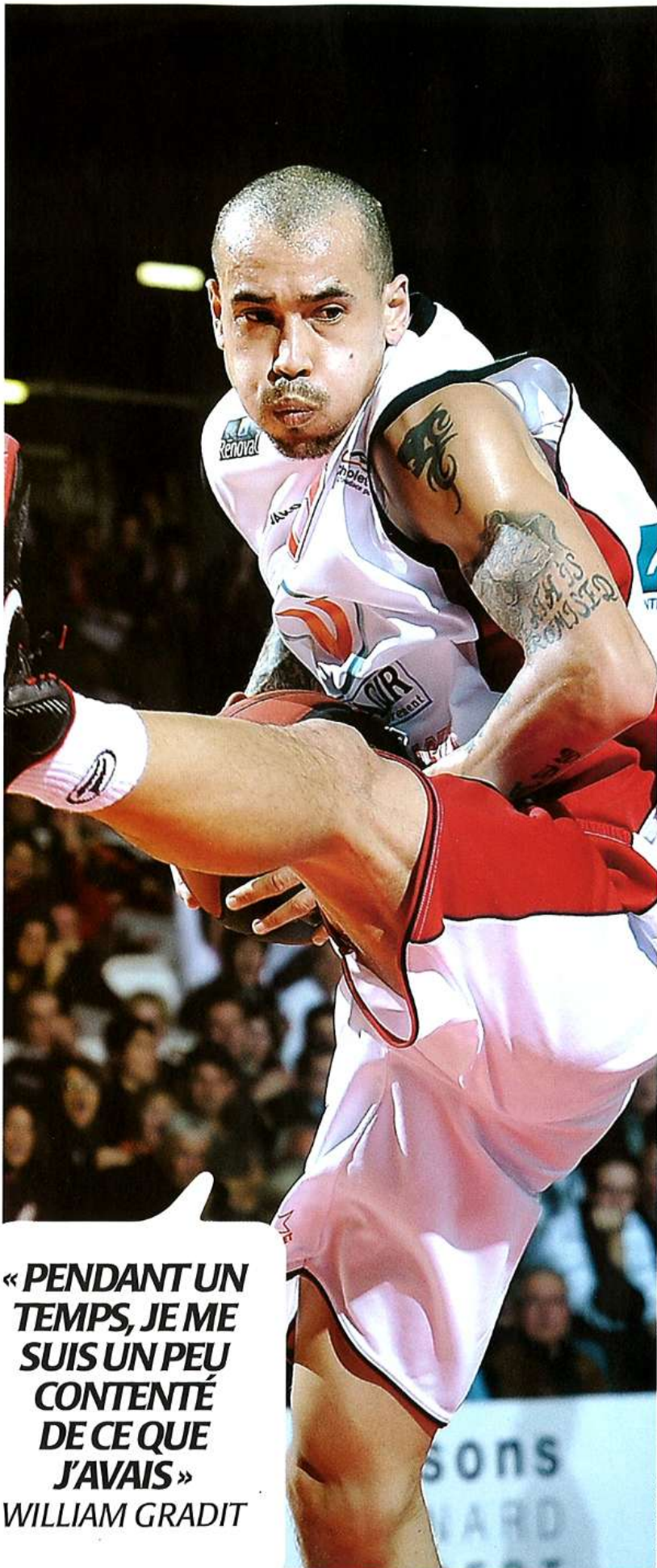
LV : Moi, c'était comme un grand huit. Il y a des jours où tu as la pêche et d'autres où tu te dis que c'est mort. À un moment donné, j'avais l'impression de patiner. J'essayais d'accélérer mais je n'allais nulle part. Heureusement que j'étais soutenu par ma famille, les amis ou mon agent. J'étais toujours très bien entouré et les médecins qui m'ont suivi sur Monaco y ont toujours cru. Quand tu as ces gens autour de toi qui ne lâchent pas l'affaire, tu y crois.

Cholet a relancé vos carrières en Pro A. Tant dans le club que dans la ville, c'est un environnement où vous vous êtes immédiatement sentis à votre aise ?

LV : Quand je suis arrivé sur place, je me suis dit que j'allais pouvoir me concentrer sur le basket. (Il sourit) Le groupe était vraiment chaleureux à mon arrivée donc ça a tout de suite



**« ON AVAIT
UNE BONNE
ÉQUIPE
MAIS AUSSI
UNE ÉQUIPE
DE FOUS
FURIEUX »
LUCA VEOBOE**



« PENDANT UN
TEMPS, JE ME
SUIS UN PEU
CONTENTÉ
DE CE QUE
J'AVAIS »
WILLIAM GRADIT

Pascal Aude / HOT SPORTS

fonctionné. Et puis les fans ici sont incroyables. La salle a toujours été pleine et même cette année ou ça a été un peu plus difficile, la salle est toujours remplie.

WG : Moi, j'étais en mission donc je n'avais pas le choix. J'étais obligé de réussir. À Cholet ou dans un autre patelin, ça aurait été la même chose. J'avais une nouvelle chance dans un très bon club donc je ne pouvais pas me plaindre. Je savais que j'arrivais uniquement pour le basket.

Et finalement, il y a tout juste un an, vous vous retrouviez ensemble en finale du championnat à Bercy. C'était inespéré ?

LV : Déjà, en sortant de Pro B, le simple fait d'avoir été appelé par Cholet, champion en titre et qualifié pour l'Euroleague, c'était incroyable. J'étais comme un gamin. Je me suis retrouvé avec des sacrés joueurs, certainement la meilleure équipe dans laquelle j'ai pu jouer. Il y a eu l'Euroleague, le All Star Game... C'était un truc de fou.

WG : Ça prouve que tout peut arriver. Je m'étais fixé des limites et pendant un temps, je me suis un peu contenté de ce que j'avais. Je ne visais pas assez haut. La proposition de Cholet (ndlr : William avait d'abord signé en qualité de pigiste médical de Fabien Causeur en janvier 2011), c'était en effet un peu inespéré. Mon arrivée dans ce club était une superbe opportunité.

LV : Après, en ce qui concerne la finale à Bercy, c'est un petit peu un sujet tabou pour moi. Je n'ai jamais pu revoir le match, ça me fait trop mal. C'est mon meilleur et mon pire souvenir à la fois.

WG : Pour moi, sur le coup, ça a été horrible. J'ai joué 5 minutes, planté 2 points et je n'ai plus joué après. Je m'en souviens car cela m'a un peu vexé. Mais avec le recul, c'est un bon souvenir car après Bercy, je me suis dit que si je pouvais jouer en finale, je pouvais jouer un peu partout en fait. Je sais que j'ai une vraie carte à jouer dans le basket. Je me suis calmé, je ne fais plus de conneries. Cholet m'a fait mûrir.

Cholet, c'est aussi et surtout la rencontre avec Erman Kunter. En quoi est-il différent des autres coaches que vous avez pu connaître ?

LV : (Il rit) C'est quelqu'un de spécial, franchement. Il fait partie des coaches dont je me souviendrai toute ma vie. Il y a des jours où tu vas le détester et des jours où tu vas l'adorer. (Il rit) Cela prend un certain temps pour le cerner. Il a une sorte de sixième sens bizarre qui lui permet de te dire comment les choses vont se passer. (Il prend l'accent turc) « Ça, ça va arriver comme ça, c'est sûr ! » Et généralement, c'est vrai. (Rires)

WG : Il a cru en moi et je le remercie pour ça. Il m'a fait confiance. Il a son propre style, avec beaucoup d'entraînements.

LV : On doit être une des équipes qui s'entraîne le plus en France, si ce n'est celle qui s'entraîne le plus. Avec lui, c'est tout dans l'intensité, dès 9h30 et à raison de deux fois par jour. À chaque fois qu'on parle avec d'autres joueurs de ce que nous faisons, ils sont surpris. Dès l'échauffement, c'est à fond !

WG : Parfois c'est dur, d'autres fois non, ça dépend de ton état de forme. J'ai longtemps connu les entraînements avec Jean-Louis Borg et c'était différent car on avait un peu plus de repos pour gérer notre corps. On avait également un effectif moins large donc tu pouvais moins te permettre de tirer sur la corde.

De l'extérieur, Erman Kunter a cette image de coach particulièrement exigeant. Quand on joue sous ses ordres, on peut tout de même plaisanter avec lui en dehors du terrain ?

WG : Il a son humour à lui...

LV : Je ne sais pas comment on le voit de l'extérieur. Moi, avant d'arriver, je le voyais comme un mec vachement strict tout le temps. En fait, avant l'entraînement, tu peux rigoler avec lui, il n'y a pas de soucis. Il est super sympa. Par contre, dès que l'entraînement commence, il met le masque.

WG : Avec lui, ce qui compte, c'est ce que tu fais sur le terrain.

Le jour où il m'a pris, il m'a tout de suite dit que ce que je faisais en dehors, c'était mon problème. C'est appréciable, c'est clair.

LV : À partir du moment où tu t'arraches à l'entraînement... Si ça marche avec toi sur le terrain, tu sais que tu vas y retourner. Enfin, en général ! Parfois, tu penses avoir bien fait les choses et tu ne rejoyes pas du match sans vraiment savoir pourquoi. Le match d'après, tu es de retour dans le cinq. Il est difficile à cerner mais il a énormément de charisme et de prestance.

Il semble en effet que la hiérarchie collective n'est jamais gravée dans le marbre. En tant que joueur, est-ce parfois difficile à accepter ?

LV : Tu peux être frustré. Parfois, je ne vais jouer que 15 minutes alors que j'aimerais apporter plus. Mais quand cela se passe comme ça, en général, c'est que les mecs sur le terrain taffent et il faut savoir l'accepter. Tout dépend ce que l'on veut. Si je voulais jouer 30 ou 35 minutes par match, je pourrais aller dans une équipe qui vise le maintien. En signant à Cholet, le but est de gagner quelque chose et dans ces équipes, tu as dix joueurs qui peuvent jouer.

W.G : C'est vrai que la situation peut changer du jour au lendemain mais il faut l'accepter, penser à autre chose. Et puis si tu n'es pas content, tu vas voir ailleurs. On est des grands garçons quand même. (Il rit)

L'un comme l'autre, avez-vous le sentiment d'avoir progressé individuellement sous le maillot du CB ?

W.G : Complètement. Rien que cette saison, cela fait deux ou trois mois que je me sens très bien. Je pense que j'ai vraiment passé un cap. Je me sens plus en confiance aujourd'hui et j'ai montré que je pouvais scorer sur quelques matches. Le prochain objectif est d'être plus régulier dans ce domaine.

LV : Clairement aussi. Erman m'a canalisé. Je savais en arrivant ici qu'il y avait déjà des scoreurs. Il m'a donné un rôle précis et

maintenant que j'ai épuré un peu mon jeu, il me laisse faire plus de choses. Cette année, je me sens meilleur que je ne l'ai jamais été.

Malgré tout, vous conservez cette image de cols bleus. Vous n'êtes pas les basketteurs les plus talentueux du monde mais vous faites partie de ces joueurs indispensables dans un collectif. Vous êtes d'accord quand je dis cela ?

LV : Je ne suis pas d'accord du tout, je suis le plus talentueux du monde. (Il éclate de rire). Plus sérieusement, à un moment donné, tu sais ce qu'il faut faire pour être sur le terrain. Pour moi, je sais que cela passe par défendre dur et à partir du moment où je suis sur le terrain, je sais qu'il se passera d'autres choses.

W.G : Comme Luca, je pense que je fais des trucs que tout le monde n'a peut-être pas envie de faire. C'est une question d'intensité. Avec les années et les entraînements qui passent, la défense est un automatisme. Cela fait partie de mon quotidien, c'est quelque chose que je sais faire et que je n'ai pas besoin de travailler individuellement, contrairement à l'attaque.

Terminons par du très classique. Comment pourriez-vous décrire l'autre ?

W.G : Luca ? *Real nigger* (Il éclate de rire). Voilà, c'est un vrai quoi ! On se comprend, c'est un personnage attachant. On a un peu le même vécu, les mêmes centres d'intérêts. Il y a beaucoup de similitudes entre nous.

LV : (Il rit) C'est un vrai personnage que tu me demandes de décrire en quelques mots. Sous ses airs de *bad boy*, c'est un mec qui dira tout le temps oui si tu as un service à lui demander. Il est super gentil en fait, il n'est pas ce qu'on pourrait croire. De l'extérieur, je sais que les gens ont des a priori sur lui. Il a son côté « caillera » mais quand tu dépasse ça, c'est un gars sur qui tu peux compter. ●

« MOI, JE ME
SUIS MÊME
RETROUVÉ AU
RMI »
LUCA VEOBE

